

Sommaire

Préface

Lever le voile de l'anonymat7
par Élisabeth Badinter

Introduction

La face cachée des Lumières : à la découverte de Madame d'Arconville11
par Patrice Bret

PREMIÈRE PARTIE :

Contradictions et cohérences d'une ambition féminine

Chapitre 1. La présidente d'Arconville, une femme des Lumières ?21
par Marie-Laure Girou-Swidorski

Chapitre 2. Madame d'Arconville et les sciences. Raison ou résonance ?35
par Élisabeth Bardez

DEUXIÈME PARTIE :

De la traduction scientifique au laboratoire

Chapitre 3. Splendeur et squelettes :
la « traduction » anatomique de Madame Thiroux d'Arconville55
par Nina R. Gelbart

Chapitre 4. Femme de sciences, femme d'esprit :
« le Traducteur des *Leçons de Chymie* »71
par Margaret Carlyle

Chapitre 5. Entre anonymat et traduction :
la carrière d'une femme en sciences93
par Brigitte Van Tiggelen

TROISIÈME PARTIE :

De la traduction littéraire à l'écriture autonome

Chapitre 6. La Présidente d'Arconville et les traductions
de *Advice to a Daughter* du marquis de Halifax111
par Annie Cointre et Isabelle Havelange

Chapitre 7. L'analyse des passions dans l'œuvre moraliste de Madame d'Arconville	123
<i>par Julie C. Hayes</i>	
Chapitre 8. « Ce génie observateur ». Remarques sur trois ouvrages historiques de Madame Thiroux d'Arconville	135
<i>par Nicole Pellegrin</i>	
Repères biographiques	147
Corpus des Œuvres de Madame d'Arconville	151
<i>par Patrice Bret et Émilie Joly</i>	
Sources et bibliographie	169
Les auteurs	179
Table des illustrations	185
Index des noms de personnes	187

Préface

Lever le voile de l'anonymat

Marie-Geneviève Thiroux d'Arconville (1720-1805) publia des œuvres morales romanesques, scientifiques et biographiques sans jamais y mettre son nom. Ce choix, partagé par bien d'autres femmes écrivains de son temps, relève certes d'une authentique modestie mais aussi de la prudence, voire de la décence. En effet, les femmes de sa génération et de son milieu avaient été bercées dès leur plus jeune âge par l'adage sans cesse répété par la mère de Madame d'Épinay à sa fille « une femme parfaite est celle dont on entend jamais parlé¹ ». Autrement dit, si l'anonymat est une vertu féminine, la renommée a un parfum de scandale et de mauvais goût qu'il est impératif d'éviter. Même si Madame d'Épinay mère pensait davantage à la vie privée des femmes qu'à leur qualité d'auteur, la maxime s'appliquait également à cette dernière. L'ambition, le goût de la gloire, le désir d'être utile à ses contemporains autant de sévères interdits qu'il ne faisait pas bon de transgresser. Madame d'Arconville qui connaissait la règle et le sort des critiques réservées aux femmes auteurs déplorait : « Affichent-elles la science ou le bel esprit ? Si leurs ouvrages sont mauvais, on les siffle ; s'ils sont bons, on les leur ôte, et il ne leur reste que le ridicule de s'en être dit les auteurs² ». Elle en tira les conséquences en gardant le secret de ses publications pour elle et ses intimes. Durant près de deux cents ans, les amateurs du XVIII^e siècle méconnurent son œuvre et presque son nom, de même qu'on ignore par exemple encore aujourd'hui la liste complète des articles rédigés par Madame d'Épinay pour la *Correspondance Littéraire* de ses amis Grimm et Diderot, ou l'apport de Madame Lepaute à l'astronomie de son temps. Toutes les intellectuelles et les savantes de l'époque n'étaient pas des génies méconnus, mais leur dissimulation derrière « les grands hommes » et leur effacement de la mémoire humaine, ne fût-ce que celle des spécialistes, est une insupportable injustice que nos contemporaines, féministes ou non, ont à cœur de réparer. Mais pour comprendre cette injustice, il faut revenir un instant aux infortunes de la condition féminine.

La première et la plus fondamentale est l'indigence de leur instruction, y compris dans la haute bourgeoisie et l'aristocratie. Émilie du Châtelet qui a bénéficié de la même éducation raffinée que ses frères est une exception qui confirme la règle.

¹ *Les Conversations d'Émilie*, t. II, 12^e conversation, p. 209-210.

² « Sur les femmes » *Mélanges de littérature, de morale et de physique*, Amsterdam, 1775, t. I.

Toutes les autres, confiées jusqu'à sept ans aux soins d'une gouvernante, se contentent de l'apprentissage de la lecture et du catéchisme. Si Madame d'Arconville n'apprend à écrire qu'à l'âge de huit ans, nombreuses sont celles qui, telles Madame Geoffrin, ignorent l'orthographe et ne pratiquent qu'une écriture phonétique. Après avoir reçu les leçons des maîtres de musique et de danse, les filles sont envoyées au couvent où elles continuent à chanter, danser et faire de la musique. Outre l'instruction religieuse, elles apprennent à broder, tricoter et à confectionner quelque gâteau de couvent... Ainsi préparées à leur vie de femme de la bonne société, elles ne sortent du couvent que pour épouser un parfait inconnu choisi par leurs parents. Certes, il y a des mariages heureux, mais rien ne prouve que ce fût le cas de Marie-Geneviève, mariée à quatorze ans et demi avec le riche parlementaire parisien Louis Lazare Thiroux d'Arconville. Non seulement elle en fait très peu mention dans ses textes autobiographiques, mais elle a cette réflexion éloquente dans l'écrit sur les femmes : « une femme acquiert au moins la liberté par la mort de son mari. » En faisant à plusieurs reprises l'éloge du célibat, Madame d'Arconville souligne la seconde infortune des femmes : la soumission au mari qui donnait à l'épouse un statut peu différent de celui des enfants et lui ôtait le choix de son destin.

Préparées à la vie d'épouse et de mondaine, la plupart s'en contentèrent fort bien. Pourtant certaines osèrent rêver de donner un autre sens à leur vie. Mais que faire lorsqu'on n'a pas la vocation religieuse et que l'on souhaite au contraire, comme Madame d'Arconville, être « utile aux autres » ? À l'époque où la vocation maternelle n'est pas reconnue, il ne restait aux femmes que les vapeurs de la mélancolie ou les études et la plume. Personne n'en a mieux parlé que Madame du Châtelet :

Les hommes ont une infinité de ressources pour être heureux, qui manquent entièrement aux femmes. Ils ont bien d'autres moyens d'arriver à la gloire, et il est sûr que l'ambition de rendre ses talents utiles à son pays et de servir ses concitoyens, soit par son habileté dans l'art de la guerre, ou par ses talents pour le gouvernement, ou les négociations, est fort au-dessus de celle qu'on peut se proposer par l'étude ; mais les femmes sont exclues, par leur état, de toute espèce de gloire, et quand, par hasard, il s'en trouve quelqu'une qui est née avec une âme assez élevée, il ne lui reste que l'étude pour la consoler de toutes les exclusions et de toutes les dépendances auxquelles elle se trouve condamnée par état³.

Contrairement à Émilie du Châtelet, Madame d'Arconville n'a jamais revendiqué le moindre désir de gloire, mais elle a fait le même parcours que son aînée et de toutes celles qui se consacraient aux choses de l'esprit, et en particulier aux sciences : celui, difficile d'autodidacte qui les cantonnait pour la plupart au statut d'amateur.

³ *Discours sur le bonheur*, Paris, Rivages poche, 1997, p. 53.

Interdites dans les grands lieux d'enseignement, collèges, universités ou académies⁴, il ne leur restait que le travail solitaire et les leçons particulières d'amis ou d'amants. Madame du Châtelet comprit le calcul intégral avec son amant Maupertuis et les arcanes de la physique newtonienne avec Clairaut. Madame Lepaute perfectionna son goût de l'astronomie avec Lalande et Madame d'Épinay eut Grimm pour mentor. Quant à Madame d'Arconville, elle apprit seule l'anglais et l'italien avant de suivre les cours publics du botaniste Bernard de Jussieu et du chimiste Rouelle. Il semble qu'elle ait bénéficié aussi des leçons des anatomistes Sénac et Winslow et surtout des conseils suivis et avisés de ses grands amis chimistes Macquer et Poulletier de la Salle. Avec eux, elle entretient un dialogue permanent et à eux trois ils forment, aux dires de Margaret Carlyle, « une équipe de recherche privée⁵ ».

Madame d'Arconville, comme Mesdames du Châtelet ou Lepaute, est une travailleuse acharnée. Dans son laboratoire, elle se livre à des centaines d'expériences pour son *Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction* (1766) et sa traduction des *Leçons de chymie* de P. Shaw (1759) est précédée d'un long discours préliminaire qui constitue une remarquable histoire de cette science. Non seulement, elle n'a rien de commun avec ces femmes dilettantes qui se pressent dans les cours publics pour s'y faire voir, mais elle a réussi à dépasser le stade de l'amateur pour se hisser à celui de professionnelle. Pour autant, elle abandonnera ses travaux scientifiques après 1766 pour se consacrer aux traités de morales et à la recherche historique. Eclectisme qui a peut-être nui à sa réputation de savante.

De quelle réputation pouvait jouir un auteur qui n'avait, comme elle, jamais dérogé à la règle de l'anonymat ? Comme le fait observer Brigitte Van Tiggelen, il s'agit d'« un anonymat tout relatif puisque de son vivant déjà, ses contemporains connaissaient l'identité exacte de l'auteur de l'*Essai [sur la putréfaction]*⁶ » et que la *Correspondance Littéraire* faisait régulièrement la recension de ses ouvrages non scientifiques en la citant nommément. Au demeurant, Margaret Carlyle a raison de souligner que les comptes rendus de ses ouvrages scientifiques ont tous respecté son anonymat. Pour la plupart élogieux, leurs auteurs se divisent en deux groupes. Ceux qui la connaissent comme Joseph de La Porte ou Louis-Paul Abeille la désignent ainsi : « une femme-auteur » ou « la virtuose ». Les autres, tels les recenseurs du *Journal de Trévoux* ou du *Journal des Savants* parlent de « l'anonyme » ou tout simplement de « l'auteur ». D'autres enfin comme Vandermonde évoqueront l'« homme

⁴ Les cours publics ouverts aux femmes ne commencèrent à se répandre qu'à partir des années 1740.

⁵ Cf. *infra* chapitre 4, p. 80.

⁶ Cf. *infra* chapitre 5, p. 94.

de lettres⁷ ». À défaut de faire parler d'elle, Madame d'Arconville sut faire parler de ses œuvres de traductrice et d'auteur. La célébrité lui importait peu du moment que son travail trouvait l'estime d'un public éclairé et pouvait être utile à d'autres. Reste qu'elle a pourtant laissé quelques pistes pour lever l'anonymat. Sur la page titre de l'*Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction*, elle prend soin de préciser qu'elle fut le traducteur des *Leçons de chimie* de Shaw, œuvre, on le sait, fort bien reçue de ses collègues. Par ailleurs, outre ses intimes qui connaissaient son travail et lui rendront hommage, comme Macquer dans son *Dictionnaire de chimie*, le petit monde savant et littéraire n'ignore pas que la présidente Thiroux d'Arconville possède un laboratoire et passe sa vie à écrire. Son secret est si bien éventé qu'on apprend grâce à Élisabeth Bardez qu'à deux reprises le grand chimiste Fourcroy « saluera [son] travail en la plaçant à égalité avec Hales, Pringle, MacBride, Baumé, etc. pour les recherches expérimentales effectuées sur la putréfaction avant la doctrine pneumatique⁸ ». Tout naturellement elle prit place au XIX^e siècle dans la *Biographie universelle* de Michaud qui lui consacra un article consistant. Elle fut l'objet d'un certain nombre de notices biographiques dans différents dictionnaires et encyclopédies des XIX^e et XX^e siècles qui se recopient les uns les autres.

Les huit contributions qui suivent sont à ma connaissance les premiers travaux de fond consacrés à Madame d'Arconville. Chacune met en lumière certains aspects de sa personne, de son environnement scientifique, de sa méthode et surtout de son œuvre si diverse aujourd'hui méconnue. Grâce aux retrouvailles récentes par Marie-Laure Girou-Swidorski des douze volumes de *Pensées, réflexions et anecdotes* dont on avait perdu la trace depuis près de deux siècles, il est maintenant certain que nous n'avons pas fini d'entendre parler d'elle. Le voile de l'anonymat est enfin levé sur une femme et une œuvre qui ont toute leur place dans l'histoire intellectuelle du XVIII^e siècle. Il n'aura pas échappé au lecteur que c'est là l'œuvre de huit chercheuses. Grâce à elles, la difficile histoire des femmes va retrouver l'une de ses figures. On ignore si c'était là le vœu secret de Madame d'Arconville, mais l'on sait en revanche que c'est un vrai cadeau fait aux femmes du XXI^e siècle.

Élisabeth Badinter

⁷ Cf. *infra* chapitre 4, p. 71.

⁸ Cf. *infra* chapitre 2, p. 48.

Introduction

La face cachée des Lumières : à la découverte de Madame d'Arconville

Patrice Bret*

Une femme des Lumières ? La question par laquelle Marie-Laure Girou-Swidorski ouvre ce premier ouvrage consacré à Madame d'Arconville pose d'entrée de jeu la place d'une intellectuelle autodidacte dans le grand mouvement des Lumières. Pour y répondre, elle fournit l'indispensable biographie de celle qui a choisi de rester dans l'ombre de la littérature et de la science de son temps, tout en y participant plus activement et plus utilement que bien d'autres dont la postérité a davantage conservé le souvenir. Mieux, elle la renouvelle profondément par l'invention de sources inédites appelées à développer les études autour d'une nouvelle figure féminine méconnue.

Femme des Lumières, Madame d'Arconville ? Soit, si l'on veut bien étendre l'expression à l'ensemble de la riche palette d'attitudes non univoques – et parfois contradictoires – jusqu'aux frontières incertaines des contre-Lumières. Cette délicate question ne saurait être traitée ici en quelques lignes, mais l'ensemble de l'ouvrage fournira des éléments de réponse. Admiratrice de Jean-Jacques et de Voltaire, Madame d'Arconville chérit le style incomparable de l'un et le théâtre de l'autre, mais sa « sensibilité janséniste » (Julie Hayes) la tient strictement à l'écart du contenu de leurs œuvres philosophiques qu'elle ne lit pas, bien qu'elle se hasarde parfois à les entrouvrir et même à tenter la lecture d'Helvétius. Si donc elle appartient aux Lumières, ce ne peut être que par raccroc, notamment parce qu'elle en partage l'intérêt de l'époque pour les sciences. À sa table de travail dans son cabinet ou dans son laboratoire de chimie, elle illustre bien l'importance de ce mouvement qui traverse la société d'ordres de l'Ancien Régime, depuis le mécénat des Grands et de nobles amateurs éclairés (le duc Orléans, La Rochefoucauld d'Enville, Malesherbes...) que cite Fourcroy dans l'article « Laboratoire » de l'*Encyclopédie méthodique*, jusqu'à l'engouement populaire pour les premiers ballons (qu'elle-même dédaigne parfaitement) en passant par les nombreux cours publics et démonstrations populaires qui fleurissent dans la seconde

* Centre Alexandre Koyré / Centre de recherches en histoire des sciences et des techniques (UMR 8560 du CNRS/Cité des sciences et de l'industrie).

moitié du siècle. Pourtant, derrière son conservatisme bon teint, ses ultimes *Pensées, réflexions et anecdotes* sont autant de critiques des multiples travers de la société du XVIII^e siècle, dont elle dénonce pêle-mêle les ambitions masculines, les coquetteries féminines et les mesquineries partagées, ainsi que ces modes obligées, si prégnantes, au rang desquelles est cette redoutable philosophie qui ouvre les portes à la Révolution française honnie. Dans cette distanciation par rapport à son état, non sans humour parfois, il y a du Chamfort et du *Tableau de Paris* à la Louis-Sébastien Mercier¹. Faute d'épouser pleinement les Lumières, Madame d'Arconville appartient pleinement, en tout cas, à son époque, comme en témoignent ses deux portraits, probablement par Coyvel dans sa jeunesse et à l'âge mûr par Roslin.

Assoiffée de connaissances dès l'apprentissage de la lecture, elle se délasse dans l'œuvre des historiens, des Anciens et des classiques, et aborde l'étude des langues, tardivement mais avec avidité et constance. Surtout, elle est toujours mue par l'impérieux besoin d'« écrire à tout prix »². Adolescente, elle taquine la muse comme les jeunes filles de son âge et compose, à seize ans – elle qui vient d'être mère une première fois – une tragédie orientale, *Amurat*, qu'elle recopie à quatre-vingts ans passés, comme une dernière tentative pour qu'elle lui survive. À vingt-cinq ans, elle commence à rédiger un recueil de bons mots et anecdotes, qui forme bientôt quatre volumes inédits de 400 pages chacun, outre les milliers de pages qu'elle publie – paradoxe d'une femme qui ne cesse de condamner l'imprimerie, ce vecteur dangereux qui a mené à la Réforme et à la Révolution... La mort d'un beau-frère ami, en 1767, interrompt quelques années seulement cette écriture vitale. La Révolution semble bientôt condamner Madame d'Arconville au silence définitif, mais, à l'instigation de sa petite-nièce, elle reprend la plume, sous le Consulat, et emplit douze nouveaux volumes aussi épais, soit plus de deux cents textes inédits.

Cette belle constance ne doit pas faire illusion. La Dame veut tout embrasser et, finalement, se lasse assez vite de son sujet, après quelques pages ou quelques années, parfois pour y revenir... Elle papillonne entre la lecture de romans anglais, dont elle découvre les atours virtuels dans lesquels elle tente de se mouler en épousant les différents genres du temps ; la botanique, qu'elle dit avoir « cultivavée » avec les moyens financiers et les relations de son monde (Bernard de Jussieu lui fournit des plants tirés du Jardin du Roi et du parc de Louis XV à Choisy) ; la sévère anatomie qui confine au sacré de la vie et qu'elle transforme en « festival visuel »

¹ Il suffira de consulter l'« index thématique » des manuscrits inédits établi par Émilie Joly pour se rendre compte de l'extrême diversité des thèmes abordés par Mme d'Arconville.

² Marie-Laure Girou Swiderski, « Écrire à tout prix. La présidente Thiroux d'Arconville, polygraphe (1720-1805) », <http://aix1.uottawa.ca/~margirou/Perspectives/XVIIIe/arconvil.htm>. Consulté en 2006.

(Nina Gelbart) pour une édition luxueuse ; la morale, plus sévère encore, qui transparaît dans l'ensemble de son œuvre ; la chimie, à laquelle les femmes elles-mêmes peuvent s'adonner depuis *La Chymie charitable pour les Dames* de Marie Meurdrac un siècle plus tôt ; enfin l'histoire, domaine majeur en ce qu'il conjugue son goût de l'éloquence du discours des « œuvres d'imagination », ici appliqué à la vie réelle, de la morale omniprésente et de la démarche critique de la science. Telle celle des grands peintres, sa vie peut ainsi se diviser en grandes périodes, ce qui ne saurait rendre compte de la variété de ses activités parallèles et de l'imbrication entre ces domaines, notamment par le jeu des digressions qui parsèment le genre à la mode de ses *Pensées, réflexions et anecdotes*. Si donc elle papillonne et s'occupe pour passer le temps, c'est toujours avec le plus grand sérieux, qui force l'admiration de ses contemporains. Et pour ce goût de l'étude, il n'est pas nécessaire de l'enfermer, comme l'a trop souvent fait l'historiographie à la suite de la *Biographie universelle* de Michaud, dans une attitude de dévote recluse après avoir été marquée par la petite vérole. Non seulement elle prisait la compagnie d'hommes instruits – à bien des égards ses pairs, tandis qu'elle n'appréciait guère la légèreté de son sexe – mais sa morale stricte ne l'empêchait pas de donner des bals chez elle pour la bonne société.

Trois traits communs révèlent une pratique constante de l'activité intellectuelle chez cette femme autodidacte de la bonne société. Tels trois fils conducteurs pour comprendre ce qu'il faut bien appeler une œuvre, si disparate soit-elle, ils revêtent au moins d'une certaine cohérence cet éclectisme suspect, dans l'air du temps et original pourtant, que résume le titre de ses *Mélanges de littérature, de morale et de physique*.

Le premier trait, à l'articulation entre l'œuvre et son auteur(e), est l'anonymat – d'ailleurs transparent pour les familiers et les savants de son domaine. Madame d'Arconville le choisit et le revendique jusque dans ses dernières années. Preuve probable de cette « modestie » mise en avant par les contemporains et reprise en *leit-motiv* par les ouvrages et dictionnaires biographiques du XIX^e siècle, ce masque est d'abord le gage de sa tranquillité sociale, le moyen de rester à sa place dans un monde qui n'autorise guère les écarts au statut de la femme et à celui de cette frange de la bourgeoisie confinant à la noblesse – sa famille vit noblement en son château de Crosne et possède fiefs et seigneuries. Inutile de répéter ici sa célèbre justification de l'anonymat féminin, que le lecteur découvrira ou retrouvera dans ces pages (« Affichent-elles la science... »). Relevée par Fortunée Briquet dès 1804 dans son dictionnaire féministe³ – le seul qui lui consacra une notice de son vivant, sans

³ Briquet, Fortunée B., *Dictionnaire historique, littéraire et bibliographique des Françaises et des étrangères naturalisées en France*. Paris : Treuttel et Würtz, 1804 (An XII), p. 13-14. (reprint Indigo & Côté-femmes éditions, 1997).

même savoir qu'elle vivait encore – et maintes fois reprise depuis, cette citation avait déjà été plagiée par Madame Roland dans sa prison de Sainte-Pélagie en 1793. Sans doute est-ce d'ailleurs un *topos* qui a guidé Madame d'Arconville. Elle s'en explique encore à la fin de sa vie, sans rien regretter de ce refus à pénétrer ouvertement l'espace public : « J'ai été fidelle au parti que j'avais pris sur cet objet, ayant fait réflexion qu'il y avait toujours à perdre pour une femme de se déclarer auteur, et très peu à y gagner ». Revers de la médaille, cette règle du jeu, jamais enfreinte, comporte les risques qui lui sont inhérents : lorsque ses traités à succès *De l'amitié* et *Des passions* sont traduits en Allemagne, ils y sont édités sous le nom de Diderot ! Elle entreprend alors avec son secrétaire Rossel d'en donner une édition complète, ses fameux *Mélanges de littérature, de morale et de physique*, sans pour autant se départir de sa réserve ni mettre bas le masque – étrange paradoxe que cette revendication de propriété intellectuelle d'une œuvre anonyme par une réédition anonyme... Ultime précaution, elle tente pourtant, dans l'« Histoire de ma littérature » destinée à ses proches, de récapituler la liste de ses œuvres avant de mourir, du moins celles dont elle se souvient et qu'elle veut bien reconnaître comme siennes. Aussi, corollaire de cette pratique de l'anonymat, le doute subsiste encore, malgré ses écrits et malgré la liste donnée cinq ans après sa mort par son parent et protégé Bodard⁴. Mais il arrive aussi que le doute lui soit favorable et un discours sur l'amour propre de Frédéric le Grand lui est attribué... C'est dire que, entre Diderot et Frédéric II de Prusse, Madame d'Arconville – « une des femmes les plus instruites et les plus modestes du XVIII^e siècle », pour le bibliographe Antoine-Alexandre Barbier en 1820 – tient une place non négligeable dans la République des Lettres de l'Europe des Lumières.

Le deuxième fil conducteur est la traduction, qui transforme la lectrice en un acteur du domaine, passeur et interprète critique d'une œuvre. C'est là tout à la fois un second masque qui se surimpose à celui de l'anonymat pour mieux se préserver de l'espace public de l'imprimé et un moyen sûr de se rendre utile en mettant une œuvre étrangère à la portée du public français ou francophone. Dans tous les domaines abordés, littéraires ou scientifiques, Madame d'Arconville allie la traduction – ce qui ne veut pas dire nécessairement la publication – à l'écriture autonome, et la première précède souvent celle-ci, comme une étape obligée dans la maturation de la pensée propre. Romans, théâtre, poésie ou éducation, botanique, anatomie, chimie ou histoire : elle a tout traduit à partir de l'anglais surtout, sa langue de prédilection culturelle, de l'italien ou du latin. En 1747, elle s'exerce sur « deux romans faciles à traduire » avant de s'attaquer à plus ambitieux et plus difficile, *l'avis d'un père à sa fille*, de Lord Halifax, étudié dans ce volume. Elle termine sous le Consulat par *l'Abrégé de l'histoire d'Angleterre* de Higgons, resté inédit, qu'elle envisage même un moment

⁴ Voir sur ce point le corpus que nous avons tenté d'établir à la fin de l'ouvrage.

de poursuivre après le départ de Jacques II Stuart. Ses propres œuvres historiques passent d'ailleurs aussi par la traduction, à ceci près qu'il s'agit ici de traduire des sources et non pas l'œuvre d'un historien. Mais ses traductions principales concernent indubitablement les sciences. Nous n'en dirons pas plus ici, puisque ces travaux sont fort bien étudiés dans les pages qui suivent. Par ces travaux reconnus – à défaut de lui toujours être attribués – Madame d'Arconville prend place dans la pléiade des femmes « traducteurs » de sciences de la France des Lumières, depuis l'inégalable Émilie du Châtelet jusqu'à la jeune Citoyenne Guichelin en passant par Madame Lavoisier et Madame Picardet, la plus obscure Madame Guéneau de Montbeillard – ou encore, hors du Royaume, la huguenote Madame de Lafite⁵. Anonymes ou dévoilées, ces traductrices partagent le sort des nombreux traducteurs méconnus, mais leur position est plus fragile encore, surtout lorsqu'elles n'ont ni la noblesse intouchable de la première ni le paravent social d'hommes de sciences de premier plan – mari, amant ou mentor de poids – qui, les couvrant de leur autorité, leur permettent de s'exprimer sans encourir les foudres que la société réserve à ceux qui en enfreignent les codes. Quoi qu'il en soit, à l'époque des Lumières, en France comme à l'étranger, traduire la science, c'est aussi participer au débat scientifique et faire de la science, qu'il s'agisse de la *Statique des végétaux* de Hales par Buffon, des *Principia* de Newton par Madame du Châtelet ou de l'*Essai sur le phlogistique* de Kirwan par Madame Lavoisier. La seule activité de traductrice scientifique suffirait donc à faire de Madame d'Arconville une femme des Lumières.

Le troisième fil rouge de la pratique intellectuelle de notre « bas-bleu » prolonge les précédents. C'est le désir d'aller au-delà du rôle de lecteur/spectateur en passant à l'action, à l'autonomie de l'auteur. Après ses poèmes et pièces de jeunesse, elle s'essaye à écrire des romans, parfois publiés, mais qu'elle juge le plus souvent mauvais avec le recul. De fait, la figure de la romancière a été délaissée dans ce volume, mais les littéraires ne manqueront pas de revenir sur son cas. Elle s'essaye à pratiquer les sciences, on l'a dit et on le verra, dans sa pépinière et ses serres, dans son cabinet au milieu de ses livres et son herbier, dans son laboratoire... Elle le fait même non sans courage et ambition, surtout lorsqu'il s'agit de traiter de la putréfaction au prix d'un programme de plusieurs années de recherches. Elle tire ici sa légitimité scientifique de la traduction des *Leçons de chymie* de Shaw et des encouragements de ses amis savants, avant d'être elle-même citée, on le verra plus loin, de son vivant par David MacBride ou William Higgins en Angleterre, par le grand Macquer et surtout, à maintes reprises, par Fourcroy en France, puis dans les grands manuels et traités de chimie médicale et de médecine légale du siècle suivant

⁵ Sur les traductrices scientifiques du temps, voir le *Dictionnaire des femmes des Lumières* à paraître chez Champion, auquel ont participé plusieurs des auteurs du présent ouvrage.

et, de nos jours encore, par les historiens de l'hygiène urbaine⁶. Elle pratique plus durablement encore l'histoire, dénichant des documents neufs, abordant les grands problèmes historiques par la biographie et n'hésitant pas à déconstruire de grandes figures de la monarchie comme Sully – certes, un protestant... À des degrés divers, tour à tour ou simultanément, Madame d'Arconville est donc une vraie femme de lettres, une vraie femme de sciences et une véritable historienne à la mesure de son époque. Si elle n'a pas la stature intellectuelle de Madame du Châtelet, elle l'emporte ainsi sur bien des hommes de la République des Lettres.

À la fin du XIX^e siècle, Alphonse de Candolle observe que, par opposition à la gloire de George Sand en littérature ou de Rosa Bonheur dans les beaux-arts, « les femmes qui ont traduit des ouvrages scientifiques, celles qui ont enseigné ou rédigé des ouvrages élémentaires, et mêmes celles qui ont publié quelque bon mémoire sur un sujet particulier, ne se sont pas élevées aussi haut, quoique les égards et les appuis ne leur aient pas manqué ». Mais l'ambition féminine n'est pas nécessairement celle de la gloire et les passions intellectuelles des femmes ne s'exposent pas nécessairement au grand jour. « La femme du monde est-elle une intellectuelle ? » demande Antoine Lilti, qui répond à sa propre question en soulignant un paradoxe du siècle des Lumières : les belles salonnières qui animaient la République des Lettres à Paris en recevant l'élite intellectuelle ont parfois laissé une abondante correspondance, mais elles se refusaient à sortir de leur cercle lettré étroit, somme toute confortable, pour s'exposer dans la sphère publique⁷. Moins connue qu'elles, mais pas moins cultivée, Madame d'Arconville fait partie de celles qui ont franchi le pas de l'autonomie, cette autonomie qui dénote l'intellectuelle, n'en déplaise à Candolle ! De fait, prisonnier du siècle de la bourgeoisie conquérante, celui-ci perd brusquement ici les qualités d'analyse avec lesquelles il invente par ailleurs l'histoire sociale des sciences. Près d'un siècle plus tôt, Lalande, Condorcet, Du Pont de Nemours ont mieux su reconnaître aux femmes leurs droits de citoyennes et de savantes et leurs apports intellectuels à ces « créancières de l'histoire » chères à l'Abbé Grégoire. Et déjà Jussieu ou Malesherbes, Macquer ou Poulletier de la Salle les avaient précédés dans la vie de Madame d'Arconville.

Le présent volume n'est pas une biographie : c'est une étude à plusieurs mains qui laisse à chacun(e) sa libre parole, ce qui permet au moins d'explorer l'étendue des interprétations au moment où la découverte de nouveaux manuscrits ouvre

⁶ Sabine Barles, *La ville délétère : médecins et ingénieurs dans l'espace urbain, XVIII^e-XIX^e siècles*, Seyssel, Champ Vallon, 1999, p. 65.

⁷ Antoine Lilti, « La femme du monde est-elle une intellectuelle ? Les salons parisiens au XVIII^e siècle », in Nicole Racine et Michel Trebitsch, *Intellectuelles. Du genre en histoire des intellectuels*, Paris, Complexe-IHTP, 2004, p. 85-100.

des perspectives de renouvellement d'un chantier à peine travaillé – si l'on exclut la simple répétition des notices historiques du XIX^e siècle. Certes, le pari de la pluralité sur une personnalité aussi méconnue et une œuvre dont les contours mêmes sont encore imparfaitement tracés n'est pas sans entraîner ici aussi quelques redondances que le lecteur voudra bien pardonner. Ici au moins, les plumes connaissent le sujet qu'elles traitent.

Ce pari de la pluralité fut d'abord celui d'une journée d'étude organisée à la Cité des sciences et de l'industrie, le 10 juin 2010, par le Centre Alexandre Koyré-CRHST et Mémosciences. Nous avons voulu confronter les travaux de (presque) tous ceux – celles, surtout, comme le souligne Élisabeth Badinter dans la Préface – qui travaillent à un titre ou à un autre sur Madame d'Arconville. Quelques autres se retrouveront dans la bibliographie et les notes de bas de page, voire dans le corps des chapitres qui suivent. L'ouvrage est donc issu de cette journée d'étude, mais, aux communications d'origine, qui forment la majorité des chapitres, Nina Gelbart, Annie Cointre, Isabelle Havelange et Nicole Pellegrin ont accepté d'apporter leur contribution pour trois chapitres supplémentaires, lesquels viennent avec bonheur porter un éclairage nouveau sur d'importantes traductions qui sont seulement effleurées en passant dans d'autres pages. Enfin, Émilie Joly a bien voulu établir, en accord avec Marie-Laure Girou-Swidorski et Marc-André Bernier, son professeur, l'« Index thématique » des derniers manuscrits inédits de Madame d'Arconville, sans lequel le corpus des œuvres de cette dernière eût été incomplet. Que tous soient ici remerciés, ainsi que Jeanne Peiffer et Jean-Pierre Poirier, qui avaient bien voulu participer aux riches discussions de la table ronde finale de la journée d'étude, et ceux qui ont apporté leur contribution à sa réalisation et à la préparation de ce livre, notamment Thérèse Charmasson, Piramila Kanapathipillai, Christiane Demeulenaere-Douyère, Annie Poinot, Pascale Heurtel et les familles de Gervillier et de Vibraye.

Avant d'engager le lecteur à approfondir le « cas » d'Arconville, nous voudrions aussi profiter de cet espace pour rendre hommage au travail précurseur d'Anne-Claire Déré. Elle nous aurait fourni un exemple inédit fort original de l'influence de l'œuvre scientifique de Madame d'Arconville, si la mort ne l'avait enlevée trop tôt⁸.

⁸ Anne-Claire Déré, « De la traduction à la pratique : le livre de Madame d'Arconville et la soudière de Dom Malherbe », communication présentée au colloque *Problèmes de traduction au XVIII^e siècle*, organisé par Jean Dhombres et Jackie Pigeaud au Centre François Viète, à Nantes, 17-18 janvier 1997.